

Carnet de guerre d'un médecin de bataillon pendant la Grande Guerre :

Les « Feuilles de route (1914-1919) » de Lucien Laby ¹

Lucien Laby a tout juste vingt-deux ans lorsque la guerre le surprend en famille, à l'été 1914. Le jeune homme appartient à ce qu'il convient d'appeler la « bonne bourgeoisie » : son père a été pharmacien à Reims et adjoint au maire de cette ville où est né Lucien. Mais en juillet 1914, ses parents résident dans la Somme, à Lignières, au sud-ouest d'Amiens. Sans doute proche du courant nationaliste avant la guerre, cultivé, Lucien est alors élève de l'École du Service de Santé militaire de Lyon. Il y est rappelé dès le 29 juillet, et sa formation médicale lui vaut d'être versé, avec le grade d'aspirant, dans la 56^e division d'infanterie de réserve, dans le groupe des brancardiers divisionnaire, au titre de médecin auxiliaire.

Il part alors pour la frontière lorraine, puis il participe à la retraite française. Le moral, très bas le 2 septembre (« je suis si triste de battre en retraite que je ne puis m'empêcher de pleurer »), se redresse le lendemain : « En somme nous voilà sous les murs de Paris ; mais j'ai le ferme espoir que ça ira mieux, et je sais que nous vaincrons. Donc, courage ! ». En septembre, après la bataille de la Marne, sa division se bat sur l'Aisne. Fin octobre, il est dans la Somme, où il reste jusqu'au printemps 1915.

En avril 1915, il songe à passer dans l'infanterie, « pour tâcher de me distinguer un peu, si possible » : à la fin du mois, il est affecté au 294^e d'infanterie, où il devient médecin de bataillon. Il est dès lors chargé des premiers soins et des évacuations, depuis les postes de secours situés à l'arrière des premières lignes : ce sera désormais l'essentiel de son « métier de combattant » jusqu'en 1917.

Son unité s'est trouvée engagée dans tous les pires endroits du front occidental : en septembre 1915, il prend part à l'offensive de Champagne. En mai 1916 à la bataille de Verdun. À l'automne 1916, il participe à la fin de la bataille de la Somme, et au printemps 1917 à l'offensive du Chemin des Dames, où il observe en mai les premiers mouvements de mutineries. En juillet de la même année, il est nommé sous-aide major, et en octobre, il est demandé pour une Ambulance chirurgicale automobile, un « embusquage de première classe »

1. Je remercie Claudine Vidal, présidente de la Société archéologique et historique de Vervins et de la Thiérache, de m'avoir transmis, via Monsieur Philippe Crinon, ce texte. Je remercie également Monsieur et Madame Goulard, héritiers de Lucien Laby, pour leurs renseignements et de m'avoir autorisé à utiliser ce texte et à en préparer, avec l'aide de Claudine Vidal, l'édition complète. Cet article constitue à cet égard une première et modeste approche en vue de cette édition future.

auquel il ne résiste pas. Il se rend alors près de Belfort, où son métier de médecin change entièrement : désormais en sécurité, il aide aux opérations chirurgicales d'arrière-front. Puis, au moment d'être reversé dans l'infanterie en mai 1918, il tombe une première fois malade, puis une seconde fois – de la grippe espagnole – en juillet. Lucien ne se rétablit que fin septembre et, début octobre, il est nommé aide-major de 2^e classe à titre temporaire. La fin de la guerre de Lucien tend alors à se transformer en une fête presque ininterrompue : fête patriotique au moment de l'armistice, fête de l'entrée des troupes françaises dans Mulhouse et Strasbourg, fête des réveillons de la fin de l'année 1918... Fêtes de survivants, de rescapés, abondamment accompagnées d'alcool et aussi, quoique plus discrètement, de la présence des jeunes Alsaciennes tout juste « libérées »... Le retour à l'école de Lyon a lieu début janvier, suivi des premiers examens. Le carnet de Lucien Laby se clôt sur le défilé du 14 juillet 1919 à Paris, auquel il participe au titre d'une guerre exemplaire. Les pages de ses *Feuilles de route* s'achèvent sur ces mots de triomphe : « Et jusqu'à minuit, nous continuons à courir et à danser comme des fous pour clore comme il convient le plus beau jour de gloire que nous ayons vécu ».

Le carnet

Les feuilles de route de Lucien constituent un journal de guerre rédigé dans l'instant, souvent au jour le jour. Mais un journal réécrit ou, plus exactement, recopié, complété par des lettres et rehaussé de dessins destinés à l'enjoliver. Ces dessins sont de facture généralement différente des caricatures réalisées sur un autre carnet dès le début de la guerre : c'est d'ailleurs à ce dernier que l'auteur des *Feuilles de route* semble avoir consacré une grande partie de son temps libre (pendant toute la guerre, il a ainsi pu publier quelques-uns de ses dessins dans plusieurs titres parisiens). *Les Feuilles de route, 1914-1919* sont en tout cas le fruit d'un effort d'écriture poursuivi au cours de l'après-guerre, après son installation dans l'Aisne comme médecin. Mais il ne s'agit nullement d'une réécriture, et sauf exception, on ne trouve pas dans ce texte, comme dans tant d'autres carnets réécrits après 1918, une deuxième strate de récit superposée à la première. Lucien Laby a recopié son texte sans chercher à le retoucher, fautes d'orthographe et abréviations comprises. Tout juste insère-t-il sans doute, ici et là, quelques ajouts : commentaire, lettre envoyée à ses parents ou lettre reçue, dessins... Mais le texte originel n'en est jamais altéré.

Ces premiers éléments permettent de résoudre peut-être le problème du « statut » de ce carnet pour son auteur : il paraît clair que ce travail de copie mené après la guerre a répondu à un souci – très courant en milieu combattant – de témoigner de l'expérience vécue pendant ces années de conflit. Le recopiage à l'identique atteste d'ailleurs un immense respect pour ce qui avait été consigné au jour le jour : il s'agit bien d'une mise au net, d'une mise au propre d'un texte presque sacré. Le carnet, qui s'ouvre avec la crise de juillet 1914 (la première

entrée est du 28 juillet), se ferme avec la signature de la paix par l'Allemagne, à Versailles, en juin 1919. C'est sous la forme d'un appendice qu'apparaissent le 14 juillet 1919 et les quelques éléments concernant le conflit de 1940 : la guerre de 1914-1918, jusqu'à la paix qui la termine, enferme donc entièrement ces feuilles de route et confère au carnet de Lucien Laby son véritable sens.

Il est en revanche plus difficile de décrire le « statut » du carnet de Lucien Laby lorsque ce dernier était au front. L'auteur n'évoque à aucun moment les motifs qui le poussent à écrire dans les conditions pourtant effroyables qui sont les siennes. Le carnet est parfois tenu en plein bombardement (« La canonnade fait rage : au moment où j'écris ces lignes, on s'entend à peine » - 17 avril 1917). Il est donc bien écrit à chaud, ou avec un retard très faible sur l'événement, obligeant parfois l'auteur à des rajouts ultérieurs en marge du texte, aux fins de complément. Et ce sont les événements les plus intenses qui suscitent la narration la plus abondante, les temps morts, inversement, ne donnant que peu de prétexte à l'écriture : c'est bien l'essentiel de la guerre, de sa violence, que cherche à décrire Lucien Laby, non la banalité du quotidien. Mais au-delà de ce parti pris qui frappe d'emblée, on distingue d'autres motivations qui viennent s'ajouter au souci de garder la mémoire d'une expérience exceptionnelle : le carnet est aussi, est d'abord, un exutoire, exutoire de la souffrance personnelle, du traumatisme de la mort, de la blessure des camarades proches, exutoire aussi des rancœurs accumulées contre les chefs. Il est également exercice d'introspection, et même d'autocritique : car à côté de l'expression de l'estime pour lui-même, Lucien Laby ne manque pas une occasion de mentionner ses défaillances, ses peurs, ses lâchetés parfois. En ce sens, les *Feuilles de route* sont bien un exercice d'écriture de soi.

Or cet écrit de guerre est un document exceptionnel. Mais à quel titre ? Pour le comprendre, pour mener à bien une analyse d'ordre historique, il faut, paradoxalement, s'arracher à la fascination immédiate qui s'attache à tout parcours individuel dans la Grande Guerre. Tentons donc d'abord de « banaliser » un tel récit : en quoi ce qu'il exprime se rattache-t-il à l'ensemble des représentations combattantes en 1914-1918 ? En quoi est-il symptomatique du discours médical tenu par les médecins du front pendant ces quatre années ? Et inversement, en quoi exprime-t-il quelque chose d'irréductiblement différent de ce que d'autres combattants, et d'autres médecins, ont pu dire de leur expérience de guerre ? Voilà ce qu'il convient d'examiner.

Un combattant comme les autres ?

Combattant banal, caractéristique de son milieu et même de sa génération, Lucien Laby l'est à plusieurs titres. Et d'abord, et avant tout, par son patriotisme. C'est sans surprise qu'on le voit acclamer la guerre qui commence, crier sa joie (« moi, je suis content de partir »), s'enivrer de « l'enthousiasme général » qu'il

constate en montant vers la frontière, se promettre d'utiliser bientôt les armes qu'on lui distribue. Lui qui ne doute nullement d'une entrée prochaine en Allemagne, il note le 8 août : « Chic! c'est après-demain au matin que nous devons partir. J'en grille d'envie. J'en ai assez de sentir les autres se battre et moi rester là ». Fanfaronnades d'un jeune inconscient ? Pour une part, sans doute, mais pas seulement. Dès l'origine en effet, la mort s'inscrit dans les horizons d'attente de Lucien Laby, comme lorsqu'il échange des adresses avec ses camarades au cas où il lui arriverait « une balle dans la peau » (11 août). Il écrit d'ailleurs à ses parents une « dernière lettre » à leur remettre en cas de malheur...

Ce patriotisme français de 1914, presque impossible à mesurer – et même à entendre aujourd'hui –, accompagnera Lucien Laby pendant toute sa campagne : le plus étonnant est bien là, dans ce sens profond attribué à la guerre. Mais il n'y a rien là d'original : la guerre de 1914-1918 fut une guerre du consentement, une guerre consentie pour la nation. Très peu en ont douté parmi les Français de l'époque, et tout particulièrement dans les milieux dont est issu Lucien Laby et qui ont constitué l'épine dorsale de la mobilisation morale.

Début décembre 1914, alors que la guerre de mouvement s'est enlisée dans les tranchées, et qu'il a lui-même vécu un début de campagne très dur, il relève la prolongation inattendue du conflit. Mais pour ajouter aussitôt : « Enfin, il nous faut la victoire écrasante... et nous l'aurons, et cela nous donnera dix fois la force nécessaire pour terminer vaillamment la campagne ». Quelques mois plus tard, se jugeant trop à l'abri, il demande en avril 1915 à passer dans un régiment d'infanterie. Lui qui sait pourtant ce qu'est la vraie guerre, vibre de nouveau d'enthousiasme à l'annonce de la grande offensive de Champagne de septembre 1915 : « On nous lit un ordre du jour de Joffre : nous allons faire une grande offensive très prochainement. Chic !! Tant mieux, ça va barder, et bientôt on ira en Bochie », écrit-il le 21 septembre. Le 24, il poursuit : « C'est donc demain le Grand Jour. Il faut rejeter l'ennemi de France et ne s'arrêter ni de jour ni de nuit [...] Espérons qu'on en reviendra. Sinon, tant pis, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Je suis moins ému qu'à la veille d'un examen. Je n'ai pas peur. Ah! mais non alors, pas du tout. J'écris mes adieux chez nous, et les mets dans l'enveloppe qui sera prise sur moi si je suis tué ». L'offensive une fois entamée, il note l'extraordinaire courage des officiers et des soldats, la fermeté des très nombreux blessés qu'il doit soigner. Plus tard encore, en mars 1916, à Suippes, il demande à partir à l'assaut avec la compagnie de tête, affichant la même résolution face au risque de mort, la même admiration aussi face à ceux qui, comme lui-même, savent braver le danger.

Corollaire de ce sens du devoir et de ce patriotisme exacerbé : une haine de l'ennemi elle aussi symptomatique des Français de son temps et de son milieu, et que Lucien Laby exprime en des termes très crus. Le champ sémantique est ici caractéristique : le terme de « boches » est employé systématiquement dès août

1914, mais d'autres qualificatifs, plus durs, viennent s'y ajouter : ceux de « cochons » et de « salauds » sont les plus fréquents. On en relève d'autres : « les vaches », « charogne », « sauvage », « assassins »...

Très sensible aux atrocités commises par les Allemands pendant l'invasion, qu'il peut constater de près, et dont la recherche historique récente a montré d'ailleurs qu'elles n'étaient pas imaginaires, il forme le projet de ne pas finir la guerre sans avoir tué un ennemi de ses mains. Le 5 novembre 1914, il écrit : « Je serais tellement vexé d'arriver à la fin de la guerre sans avoir tué un Prussien au moins que j'ai décidé fermement d'aller passer vingt-quatre heures dans un petit poste avancé, sans brassard, mais avec un Lebel et des balles. Je n'en démordrai pas et mettrai irrévocablement mon projet à exécution ». Dès que l'autorisation lui est accordée, il ajoute : « Le rêve de ma jeunesse va se réaliser. J'ai toujours rêvé de descendre des Boches, un au minimum. Demain j'espère que ça y sera ; j'en dégringolerai le plus possible... en tâchant de ne pas me faire démolir : je vengerai un peu mes copains tués par ces cochons-là ». Il se repose pour accumuler des forces, et après une pénible montée en ligne, le 9, il canarde les tranchées adverses depuis l'aube jusqu'à midi, au Lebel, au mousqueton, au revolver. Et il commente : « J'ai tué j'espère "mon", peut-être "mes" boches. J'ai fait mon devoir de Français ».

Là encore, ce serait commettre un anachronisme que de s'étonner d'une telle exécution. Elle est banale en 1914-1918, comme est banale la totale insensibilité de l'auteur à la souffrance des blessés allemands et à l'accumulation des cadavres ennemis : ainsi note-t-il, le 29 septembre 1915, la « sensation d'élasticité que donnent les cadavres boches quand on marche dessus », la présence dans les boyaux des « tas de boches crevés ». Il se félicite d'en voir d'autres qui « sautent en l'air » sous le bombardement, constate les « monceaux » que l'on tue à la mitrailleuse, note la « bouillie de boches » que l'on retrouve à l'issue des tirs de martèlement. Le 8 octobre 1915, il avoue soigner par priorité les Français dans son poste de secours, et il ne manifeste aucun regret qu'un Allemand blessé au ventre soit « claqué » le lendemain matin, du fait que les brancardiers lui aient donné à manger du chocolat. Une seule fois, le 5 mai 1917, face à un blessé allemand qui ressemble à un membre de sa propre famille, et qui met six heures à mourir d'un éclat dans le poumon, il concède : « Ça a beau être un boche, c'est poignant, surtout à cause de la ressemblance ».

Pour autant, dès novembre 1915, à l'issue de l'offensive de Champagne, une faille avait commencé à s'entr'ouvrir entre le patriotisme officiel et ses propres raisons de combattre. Accompagnant une évolution vers une plus grande modération à l'égard de l'ennemi, l'expression du sentiment national se fait plus discrète, moins grandiloquente au cours de l'année 1916. L'année suivante, avant même l'offensive d'avril 1917, le ton n'est décidément plus le même : « Le colonel nous réunit pour nous faire le speech (*sic*) d'usage avant chaque casse-

gueule [...] Je veux bien le croire et irai encore de bon cœur faire tout mon devoir. Mais plus d'excentricités, hein ! [...] Si je suis amoché, ce ne sera certes pas de ma faute »... Peu après, Lucien Laby subit, comme tant d'autres avec lui, la « crise du moral », au point que le nationaliste qu'il était fait alors un extraordinaire examen de conscience : « Quelle boucherie encore on va voir ! C'est bien fait pour moi et je n'ai pas le droit de me plaindre : je suis l'un des nombreux imbéciles qui ont poussé le chauvinisme jusqu'à souhaiter la guerre. Eh bien, je suis servi ! Je dois boire le calice jusqu'à la lie sans me plaindre » (3 mai 1917). Ulcéré par une médaille militaire refusée, il se laisse aller, le 13 mai, à traiter les chefs de « salauds »... Et lorsqu'en octobre 1917 on lui propose « l'embusquage » d'une auto chirurgicale, il n'hésite pas longtemps : « J'ai la conscience tranquille, et puis, j'ai fait mon devoir, c'est bien un peu mon tour de me reposer. Chacun son tour ».

Mais comme pour tant d'autres combattants français, les menaces que font courir les ultimes offensives allemandes du printemps 1918 raniment les réflexes du patriotisme défensif. Et quand la victoire alliée devient proche, la fin du carnet de Lucien Laby est traversé par un souffle de patriotisme qui rappelle celui de 1914, et qu'accompagne une germanophobie de nouveau très marquée. Un patriotisme tempéré certes par le souvenir des morts et des souffrances consenties : mais il ne fait aucun doute qu'en 1918-1919, la victoire de la nation lui paraît justifier, a posteriori, l'immensité du sacrifice.

Le médecin

Curieusement, les médecins ayant témoigné par écrit de leur expérience de guerre sont plutôt rares : les récits émanant de cette catégorie de combattants sont en nombre infime comparé au nombre de ceux ayant soigné sur le front. Pourtant, tous possédaient un niveau culturel leur permettant d'écrire leur guerre...

En fait, les médecins ont subi au cours du conflit une très profonde crise d'identité, dont Lucien Laby nous fournit les clefs avec une netteté particulière. Par définition, le personnel portant le brassard de la Croix-Rouge n'était pas autorisé à se battre pendant le conflit, et c'est bien ce qui parut intolérable à beaucoup d'hommes du Service de Santé, coincés entre l'éthique médicale en temps de guerre et l'obligation patriotique du combat pour tout homme en âge de porter les armes.

D'où la joie, chez Lucien Laby, de recevoir son premier revolver et sa promesse de s'en servir. Certes, le 5 août, ayant reçu son affectation, il affirmait : « C'est un poste d'honneur : nous irons ramasser les blessés sur le champ de bataille ». Mais cette tâche de ramassage, a priori non violente, n'exclut pas, dans son esprit, l'obligation d'avoir à combattre. Le 10 août, persuadé que les Allemands tirent sur les ambulances, il se prépare à les défendre. Et il se

réjouit en des termes caractéristiques, quinze jours plus tard, d'avoir à enlever son brassard pour effectuer une reconnaissance : « Aussitôt partis nous quittons nos brassards et redevenons ainsi combattants. Ça c'est chic au moins ! J'espère dégringoler quelques boches. Ceci nous ne le disons à personne car ces petites expéditions en amateur seraient réprimées ». Ce besoin de combattre, dans le contexte de 1914, vaut revendication d'identité, puisqu'il est entendu que toute identité virile ne peut alors passer que par une participation au combat : ceci donne son véritable sens à l'expédition mentionnée plus haut et destinée à abattre quelques Allemands. La tâche accomplie, Lucien Laby livre de cette tentative les véritables clefs : « Depuis longtemps, il me tardait de le faire. Et maintenant c'est de bien meilleur cœur que je ferai mon devoir de médecin ». Ayant fait la preuve qu'il pouvait combattre, le médecin peut donc plus facilement renoncer au combat. Ou moins difficilement : car ce besoin de danger reste à la base de sa demande d'affectation dans un régiment d'infanterie en avril 1915. À Verdun, en mai 1916, il arrache de nouveau son brassard pour combattre avec les blessés légers de son poste de secours, ce dont il est à la fois blâmé et félicité. Il faut attendre 1917 pour que toute culpabilité disparaisse à cet égard, lui permettant d'accepter un poste d'arrière-front dans une automobile chirurgicale.

Cette question d'identité personnelle et d'estime de soi court d'un bout à l'autre du carnet de Lucien Laby, tel un fil conducteur : constamment, il tient le compte des moments où il conquiert ou conserve l'estime de lui-même et, avec une honnêteté scrupuleuse, ceux où la peur l'a emporté. De même, le courage des autres, celui des officiers blessés notamment, est-il systématiquement rapporté : là sont ses modèles de comportement. Globalement, Lucien Laby gagne au front une fierté intime véritable : le 30 septembre 1915, félicité par son colonel qui le déclare « très brave », il note : « Ce à quoi je suis fort sensible car, depuis quatorze mois, c'est la première fois qu'on veut bien s'apercevoir que je n'ai pas la trouille ». Lucien Laby attache une importance fondamentale à cette reconnaissance du courage physique et moral. D'où son extrême attention aux citations et aux décorations (il obtient cinq citations et, outre la croix de guerre, il décroche la médaille militaire en 1918) : son courage, en fait, est toujours récompensé trop peu et trop tard à ses yeux. L'insulte lui vient sous la plume à chaque retard, à chaque déception : là encore, il est un combattant comme les autres, d'une sensibilité malade à la distinction du mérite individuel dans cet univers de l'anonymat et de la mort de masse qu'est la guerre de tranchées. En 1918, l'attribution de la médaille militaire lui permet de voir tout son régiment défiler devant lui, seul devant les autres décorés. Son bonheur est immense : on reconnaît ce jour-là devant tous que le médecin Lucien Laby a fait une guerre exemplaire, une guerre en parfaite conformité avec cette éthique du sacrifice dont, malgré les souffrances endurées, il reste en cette fin de conflit largement tributaire.

Un regard

Mais cette représentation héroïque de lui-même ne débouche nullement sur une vision aseptisée du conflit. Au contraire, le tableau qu'il fait de son expérience de guerre est sans pitié. On touche là à la spécificité irréductible de son texte.

Les médecins du front comme Laby furent les témoins privilégiés du processus de totalisation de la guerre en 1914-1918. Ce sont eux qui sont les premiers observateurs de la violence inouïe qu'inflige aux corps humains la guerre moderne, grâce à une efficacité du feu sans commune mesure avec les conflits précédents, un feu contre lequel les moyens de protection des combattants sont désormais dérisoires. Les postes de secours des médecins de bataillons sont le lieu par excellence où se mesure cette brutalité nouvelle, le point d'observation central de cette mutation essentielle pour toute l'histoire du XX^e siècle.

Si tous les médecins du front ont été confrontés, comme Laby, à cette brutalité nouvelle révélée par le tableau atroce des blessures de guerre, tous n'ont pas su dire ce qu'ils ont vu. Laby, lui, y est parvenu.

Il sait dire d'abord la violence du combat. Il ne se contente pas de faire le compte des pertes, d'évoquer la jonchée des cadavres aux emplacements traversés, de noter le « spectacle horrible » des champs de bataille (11 septembre 1914). Il sait aussi évoquer la consistance des corps ennemis dans les boyaux couverts de cadavres (« on a enfin recouvert les macchabées boches dans les boyaux, avec un peu de boue. Les boyaux sont maintenant d'une élasticité remarquable : le boche fait ressort » - 30 septembre 1915), et la cohabitation des vivants et des morts, « étendus côte à côte » (16 mars 1916). Il mentionne à plusieurs reprises l'extraordinaire cruauté du combat, et notamment du combat au corps à corps, le plus indicible, le plus occulté aussi... Ainsi ces quelques lignes lors de l'offensive de Champagne : « Arrivons à un Block-Haus de mitrailleurs boches : ils sont crevés depuis peu. Ils sont trois, tous saignés à la carotide par une petite incision identique ; vraiment, c'est du beau travail. Duez (le pauvre Duez qui n'a aucune nouvelle de sa femme et de ses enfants depuis le début) est heureux : il jubile. Il leur met le pied sur le ventre et les fait saigner ». Aucune condamnation morale chez Laby, qui constate et décrit. Inversement, il ne s'indigne pas outre mesure, en avril 1917, que l'on retrouve égorgés derrière la première ligne allemande une vingtaine de prisonniers capturés par l'ennemi peu de temps auparavant. Et c'est avec beaucoup de lucidité que, craignant d'être bientôt fait prisonnier, un 26 mai 1917, il redoute « un énervé qui vous envoie une grenade ». Le savoir-dire de son récit, la neutralité glacée du ton, sont d'une audace étonnante.

Comme est étonnante sa description des blessures, de l'agonie, de la mort. Jour après jour, le médecin consigne les formes de blessures les plus atroces survenues dans son régiment. Les décès sont également décrits avec une grande précision. Une seule fois – une seule –, le 5 mai 1917, sa plume s'arrête pour évoquer le broyage des jambes d'un blessé allemand, et la sorte de nœud que ses membres inférieurs sont parvenus ainsi à former : un dessin minuscule, symbolique plus que réaliste, tente alors de prendre le relais des mots qui manquent.

Mais ils ne manquent que rarement. Ici, Laby mentionne un blessé allemand qui, atrocement mutilé, tend son porte-monnaie au médecin pour qu'il veuille bien l'achever. Là, il évoque les éviscérations accompagnées d'éviscérations laissant voir les intestins : ainsi son ami Faivre, « le sacrum arraché, les intestins pendant par là » ; ainsi un coiffeur qu'on ramène dans une toile de tente « d'où sortent (les) entrailles qui pendent au dehors » (23 mai 1916). Ailleurs, il note les spectaculaires arrachements provoqués par les éclats d'obus : un pied « qui ne tient plus que grâce aux os » (6 juin 1915), des « bras coupés », un « avant-bras complètement arraché » (13 mars 1916), un « égorgement » par enlèvement complet du larynx, « la blessure la plus laide que j'aie jamais vue » (18 mai 1916)... Le 1^{er} mai 1917, il voit un soldat qui « prend son couteau et achève lui-même de se couper la jambe qui ne tient plus que par des chairs meurtries ». Et puis, il y a encore tel lieutenant « décapité » (3 octobre 1916), tel corps coupé en deux (« la tête d'un côté, le corps de l'autre » - 19 janvier 1916), tel autre encore « projeté sur un arbre et (qui) pend lamentablement » (16 mars 1916). Le 23 mai 1916, il note que seule une « boue rouge » demeure du corps d'un de ses brancardiers, touché de plein fouet... Les blessures à la face sont précisément détaillées elles aussi : « maxillaires enlevés » (21 août 1915), « moitié (d'une) face enlevée à gauche [...] avec un trou où on pourrait mettre les deux poings » (6 octobre 1915), cerveaux sortis de la boîte crânienne... « Le caporal Carpentier », note le médecin, « que je fais asseoir devant moi pour le panser me cause encore très distinctement avec un hémisphère cérébral hors du crâne, et que je tiens dans une compresse dans ma main » (13 mars 1916).

Insensibilité, endurcissement d'un médecin habitué à côtoyer quotidiennement l'horreur ? Sans doute pour une part. Mais n'oublions pas que comme tout médecin de bataillon, Lucien Laby soigne des hommes qu'il connaît bien, parfois ses propres camarades dont il note alors les dernières paroles. Et lorsqu'on amène à son poste de secours son meilleur ami, le capitaine Fenaux, Laby ne peut le supporter : « De sentir son sang si rouge et si chaud couler plein mes mains, ça me fait mal. Je m'étrangle pour ne pas pleurer et dès que j'ai fini je vais me cacher derrière le petit mur qui sert de porte, et je ne puis plus retenir mes larmes » (24 mai 1916). Quatre jours plus tard, il peut aller visiter sa tombe. Le 24 mai 1917, il note : « Un an juste que mon pauvre ami Fenaux a été bousillé. Triste anniversaire ».

Le médecin consigne aussi les traumatismes du champ de bataille, ces soldats et officiers qui, dit-il, deviennent « fous » : c'est le terme qu'il emploie car, comme la plupart de ses collègues français de l'époque, il n'en a pas d'autre à sa disposition. Le 27 septembre 1915, c'est le docteur Chamart qui s'effondre après la commotion due à un obus, restant si longuement prostré au fond d'un boyau que Laby croit à une simulation. Lui-même est commotionné (« un peu dingo ») pendant un quart d'heure le 7 décembre 1915. Le 10, il note un suicide par pendaison. Le 23 mai, le commandant de Nervo traverse une crise de démence, au point qu'il faut l'attacher sur un brancard pour pouvoir l'évacuer. Deux jours plus tard, il reprend son poste sans le moindre souvenir...

Pratiques médicales

Dans de telles conditions, les pratiques médicales que Laby met en œuvre sont un témoignage passionnant sur les réalités de la médecine de guerre à l'avant, telle que la pratiquaient les médecins de bataillons, premiers maillons de la chaîne de soins à l'issue du ramassage des blessés. De ce point de vue, les feuilles de route de Lucien Laby sont relativement avares de détails professionnels très précis, mais elles permettent néanmoins de se faire une idée assez nette des techniques d'urgence mises en œuvre dans son poste de secours.

Les conditions de travail sont atroces, et disent bien pourquoi les conditions des soins prodigués au front ont occasionné un tel surcroît de décès ou d'invalidités graves. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'extrême difficulté des évacuations : le 8 septembre, alors que le médecin n'intervient encore qu'au niveau divisionnaire, il note : « Que de blessés ! Que d'horreurs ! Tous supplient pour qu'on les soigne et les emmène les premiers... Il y en a plein une cave... puis plein les villas, dans toutes les chambres, sur tous les lits ». Encore se situe-t-on au tout début de la guerre, à un moment où le Service de santé est confronté à un afflux de blessés et à une gravité des blessures qui n'avaient pas été anticipés : dès le 11 septembre 1914, l'ambulance de Lucien Laby a ainsi relevé déjà 406 blessés, et 650 moins d'un mois plus tard, le 5 octobre 1914 !

Mais bien plus avant dans le cours de la guerre, le tableau n'est souvent pas plus rassurant. Le carnet de Lucien permet d'observer à quel point chaque combat provoque l'engorgement de la chaîne de soins, ne serait-ce que du fait des pertes qui affectent les brancardiers : tout le ramassage des blessés s'en trouve compromis, au moment où celui-ci est le plus indispensable. Un ramassage d'ailleurs souvent impossible à effectuer de jour : comme Lucien Laby l'atteste le 7 octobre 1915 par exemple, on tire sur les blessés pour les achever, à moins que ce ne soit sur les sauveteurs... Un triage sommaire se fait d'ailleurs spontanément, dont les brancardiers surmenés sont à l'origine : le 25 mai 1917, tel lieutenant blessé au ventre reste toute la journée dans les lignes sans pouvoir être ramassé, car les sauveteurs savent que ce type de plaie ne laisse pratiquement

aucun espoir : « Ils ont ramassé les autres et m'ont abandonné parce que je vais mourir », constate le malheureux lorsqu'il est enfin amené au poste de secours.

Ce poste de secours où on est amené souvent de nombreuses heures après la blessure, il est en période d'offensive « bondé et plein de cris » (25 septembre 1915), engorgé par le nombre des blessés qui affluent parfois par dizaines en même temps (ils sont une trentaine le 6 octobre 1915). L'abri précaire sur lequel flotte le fanion de la Croix-Rouge n'est d'ailleurs nullement à l'abri du bombardement : le 13 mars 1916, Laby note que sa cagna est devenue en une journée « un trou dans un entonnoir très vaste », dans lequel on est obligé de se laisser glisser et où on ne peut panser les blessés couchés : il lui faut alors aller les soigner à découvert... Le 24 mai, un obus tombé tout près éclabousse de sang tout l'intérieur de son poste de secours. Lui-même soigne sans s'arrêter, parfois pendant plusieurs journées et nuits de suite, sans prendre une heure de sommeil : le 23 mai 1916, il note ainsi qu'il n'a pas dormi une heure par nuit depuis le 17. À plusieurs reprises, il relève ainsi les « nuits entières » passées à soigner sans discontinuer, quand il ne doit pas se glisser lui-même jusqu'à des blessés intransportables, au milieu des corps déchiquetés et dans des mares de sang (3 octobre 1916). Le 7 mai 1917, jour où son poste de secours est le seul qui fonctionne pour trois bataillons, il doit soigner cinquante-deux blessés en une seule nuit, une nuit qui le laisse « rempli de sang et de boue, exténué ».

Soigner ? Son travail consiste surtout à poser des pansements permettant de stopper les hémorragies, mais nullement de traiter réellement les blessures atroces dont il est le témoin impuissant : le 8 mai, pour arrêter une violente hémorragie à la sous-clavière provoquée par un éclat d'obus (« dépêchez-vous, Monsieur Laby, ou je vais mourir »), il entoure deux biscuits de guerre de compresses et bourre la plaie de toutes ses forces avec ce pansement improvisé : l'homme ne meurt pourtant que deux jours plus tard. L'improvisation, le manque total d'hygiène, défient l'imagination : « Impossibilité absolue de faire de la lumière », note-t-il le 30 septembre 1916. « On panse les plaies avec les doigts pleins de boue, pour juger de leur place, de leur étendue, dans une nuit noire ». Lorsqu'en mars 1917 un nouveau médecin-chef tout frais émoulu d'un hôpital prescrit à son personnel de se laver les mains entre chaque pansement, quel que soit le champ de bataille, et de faire bouillir les aiguilles cinq minutes, Lucien Laby s'indigne d'une telle méconnaissance des conditions réelles de soin : mais l'expérience acquise sur le terrain doit céder devant l'autorité du grade...

Quant aux évacuations vers l'arrière, elles sont un autre chemin de croix : Lucien Laby en fait l'expérience en novembre 1916 lorsque, malade lui-même, il est expédié à l'arrière : ce 3 novembre, le train sanitaire attendu à sept heures du matin n'arrive qu'à dix-sept heures ! Les soldats sont entassés, assis, dans un compartiment, et le train met seize heures pour franchir les 30 km de Bray à Amiens ! Là, il constate qu'il faut encore attendre interminablement au bureau

des entrées avant de recevoir son premier pansement, non sans se voir traiter « comme des bestiaux » par les « jeunes embusqués » du personnel médical. « C'est honteux, je suis outré », ajoute-t-il, avant de constater les jours suivants, l'immense inconfort de cet hôpital d'arrière-front.

On comprend, lisant les notes du médecin consignées au jour le jour, pourquoi tant de pertes de la guerre de 1914-1918 ont été dues moins à la blessure elle-même qu'à la lenteur des soins, à l'infection, au retard des évacuations. Il semble que dans la Somme par exemple, un tiers des 20 000 tués du 1^{er} juillet 1916 eussent pu être sauvés s'ils avaient été évacués à temps.

Le 9 octobre 1917, lorsqu'il est nommé dans une auto chirurgicale, on n'est guère surpris de voir Lucien Laby affirmer : « Au point de vue médical, je vais donc pouvoir retravailler ». Désormais, il anesthésie, recherche les projectiles sous rayons X, débride et ampute, trépane, reçoit des cours de formation, et finalement passe assistant de chirurgie le 27 juillet 1918. Certes, il est toujours un médecin de guerre, et les blessures qu'il a à soigner restent atroces. Mais il exerce désormais un autre métier. Lucien Laby avait cessé d'être un médecin de l'avant.

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU
Université de Picardie-Jules Verne.
Co-directeur du Centre de Recherche de l'Historial
de la Grande Guerre (Péronne-Somme)